

XYZ. La revue de la nouvelle



Maldonne à Svendborg

Anne Dandurand

Chambre à louer

Number 22, May–Summer 1990

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/3735ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Dandurand, A. (1990). Maldonne à Svendborg. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (22), 33–35.

Les pires exils sont intérieurs.

Pour ne pas crever, je dois chaque année m'évader, fuir mon quotidien étroit, voyager. Je détermine ma destination au hasard, je m'établis toujours un itinéraire alambiqué, pourquoi irais-je en droite ligne, déjà le destin n'est-il pas une morne autoroute ?

J'aurais dû me méfier. Mon avion ayant atterri à Toronto avec une heure de retard, je manquai ainsi ma correspondance à Amsterdam, et dus patienter cinq heures pour la suivante; de plus, rendue à Skovlunde, j'eus encore à attendre ma valise égarée pendant trois heures supplémentaires. Lorsqu'enfin je l'eus récupérée, j'étais si ralentie par la fatigue que je ne pus éviter la porte du coffre que, par inadvertance, le chauffeur du taxi me rabattit sur la tête. Je repris conscience quelques minutes plus tard, et refusai mollement l'offre de deux policiers de m'emmener à l'hôpital le plus proche. Je n'ai aucun souvenir du trajet en train jusqu'à Halsskov, sauf celui d'une voix inconnue me susurrant confusément que le nom de cette ville pouvait se traduire par « Forêt-de-la-gorge ». Je n'ai pas davantage souvenance de la traversée en bateau vers l'île de Fyn, jusqu'à Svendborg: j'avais l'impression de me débattre au milieu d'une toile d'araignée perlée de pluie.

Près du port, le crépuscule adoucissait encore les vieilles pierres des façades grises. Tranquillement, je déambulai dans les effluves salins que la brise déroulait de bonne grâce. Je choisis de m'engager dans une paisible petite rue de traverse parce que, curieusement, des volets ou des rideaux cramois ornaient toutes les devantures des maisons. L'une d'elles annonçait modestement VÆRELSE TIL LEJE. Je poussai l'huis. En passant le seuil, je frissonnai comme si les Moires m'avaient soufflé dans le cou. Pourtant, avec ses couleurs pimpantes et ses boiseries cirées, cet intérieur ne se distinguait en rien de tous les autres au pays, je n'avais aucune raison concrète de m'inquiéter.

Dans le minuscule salon attendant la réception proprette, un aveugle aux longs cheveux blonds, une guitare à plat sur les genoux, chantonnait un blues en pinçant des deux mains les

cordes métalliques. Assise tout à côté, les yeux mi-clos et les ongles soigneusement vernis, une Japonaise tenait un fume-cigarette d'ébène. Ses genoux éburnéens, sa robe de satin chamarré m'étourdirent un peu. Pourquoi ai-je pensé que cette femme délicate n'aimait pas la bruine ?

Le propriétaire apparut derrière le comptoir avec la discrétion d'une ombre. Ses cheveux rares et gras, ses dents verdâtres de requin, l'eczéma qui dépassait du col de sa chemise douteuse, son obésité répugnante m'alarmèrent un rien. Puisque je ne parle pas la langue, les palabres furent ardues, compliquées, c'est en allemand que je compris le tarif très raisonnable de la chambre, mais l'homme tentait de m'expliquer je ne sais quoi, en répétant à plusieurs reprises: « *Værelse, eller krop til leje?*¹ » Je coupai court à la discussion en m'engageant résolument dans l'escalier en colimaçon.

À l'étage, la pénombre m'accueillit, mais je trouvai sans peine ma chambre dont la porte baillait, et le vaste lit. Mes souliers à peine délassés, je m'effondrai sous la lueur sanglante de l'unique lampe de chevet.

Je crus d'abord que je rêvais. Avec une étonnante régularité, j'entendais des couples monter et descendre, le chuintement des semelles de crêpe des chaussures masculines accompagnant le staccato de talons-aiguilles, puis des clefs remuant dans les serrures, des chuchotements et des rires sans joie.

Je ne pouvais remuer un cil. Des chambres voisines, des odeurs m'engloutirent, des flots tourbillonnants de jasmin et de muguet, des brisants mystérieux de nard et d'ilang-ilang d'où s'élevait parfois l'écume sucrée du néroli; je perçus ensuite des embruns de cendres refroidies défiant le ressac de sueurs acides, et enfin les âpres lames de fond du sperme frais montant des draps en déroute. La douleur sous mon crâne s'accrut, menace mortelle. Hallucination ou délire, je vis la Japonaise secouée comme une marionnette par un malabar au front bas, une mûlatresse arrondir les lèvres autour de la tige pressée d'un godelureau boutonneux, une rousse aux cheveux trop courts ouvrir des doigts son sexe rasé devant un vieillard éteint. Impuissante, j'assistai ainsi à de tristes ébats avant d'être emportée par une hémorragie cérébrale au royaume des ombres murmurantes.

1. En danois: « Un corps ou une chambre à louer ? »

Tant qu'à errer pour errer, je suis devenue le fantôme du bordel. Pour, à la trouée des nuits, poser un baiser frais sur les paupières trop fines des filles.

XYZ

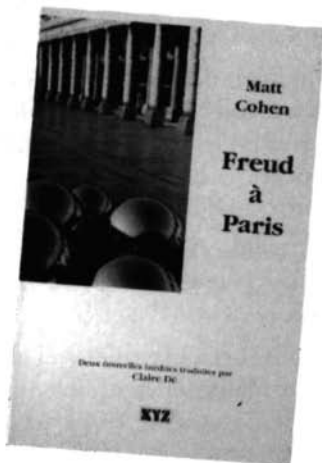
« **En traduction** »



Matt Cohen

*Freud
à
Paris*

deux nouvelles inédites
traduites par Claire Dé



— Quand j'étais jeune fille, je voulais être Elizabeth Taylor, mais ensuite j'ai découvert Richard Burton.

— Et c'est alors que vous avez voulu devenir ce dernier ?

— Non, je veux dire que j'ai découvert qu'il la détruisait.

— Dans vos sculptures on dirait que les figures ne font pas simplement l'amour, mais aussi qu'elles se battent pour atteindre une certaine suprématie. Est-ce votre vision seulement de Richard et d'Elizabeth ou des relations sexuelles en général ?

— Seigneur, on ne vous appelle pas Freud pour rien.

96 p., 12,95 \$